Cahiers Spiritains

Volume 10
Number 10 *Septembre-Décembre*

Article 4

1979

Libermann à La Rue Lhomond

P. Balthasar

Follow this and additional works at: https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains

Recommended Citation
Balthasar, P. (1979). Libermann à La Rue Lhomond. *Cahiers Spiritains, 10* (10). Retrieved from https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol10/iss10/4

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LIBERMANN À LA RUE LHOMOND*

Décembre 1848 – 2 février 1852, les 38 dernier mois de la vie de Libermann, les mois qu'il a vécus au 30, rue Lhomond, alors rue des Postes.

1848, c'est l'année où Marx et Engels écrivent le manifeste du Parti Communiste. C'est, à Paris, la proclamation de la 2e République; et le 2 décembre 1851, c'est le coup d'Etat de Napoléon Bonaparte III, qui se fait nommer empereur.

Notre Vénérable Père est tout le temps malade; il domine mal ses impressions; en public il lui arrive de s'arrêter net; il ne guide plus sa langue et parfois il est obligé de se retirer avant d'avoir terminé une causerie. Il a de terribles migraines; cette fatigue le tient parfois pendant trois ou quatre jours de suite et alors il ne peut même plus écrire une courte lettre. Il est comme annéanti. C'est un nerveux exaspéré, et pourtant il garde son calme intérieur.

Une autre maladie se déclare en 1849 et le retient quatre mois au lit, et après il passe cinq semaines en convalescence. Il souffre du foie; il appelle cette maladie la fièvre d'Afrique, la bilieuse, alors qu'il n'a jamais mis les pieds en Afrique. De fait, après sa mort, les médecins trouveront le foie durci, sclérosé. Pratiquement, sur ces 38 mois à la rue Lhomond, Libermann est malade pendant près de 10 mois.

Pendant ces 38 mois, Libermann écrit 540 lettres connues. Parmi ces lettres, 39 sont adressées au Ministère de la Marine et 64 au Ministère des Cultes. En 1849, il écrit la Règle définitive. Il reçoit beaucoup en direction spirituelle.

* * *

Fin 1848, le Séminaire du Saint Esprit est condamné, il est malade; l'esprit est très mauvais dans cette maison. M. Mon-

---

* Conférence donnée à Chevilly, le 2 février 1979, par le P. Balthasar.

net, l'ancien supérieur, ordonné évêque, n'a pas de bateau, et il reste donc dans la maison jusqu'en juin 1849. Il continue à donner des ordres et brouille tout par ses prétentions exorbitantes[1].

Dans la maison il y a beaucoup d'hôtes indésirables: prêtres de passage allant dans les colonies, et pires quand ils en reviennent. Il y a aussi des anciens militaires, des ouvriers, des chômeurs, qui ont leur réunion soit à la crypte soit même dans la chapelle quand ils sont trop nombreux[2].

Cela va si mal que le Père Le Vavasseur voudrait la dissolution du Séminaire du Saint Esprit; mais le Vénérable Père lui écrit: *Vous proposez la dissolution du Séminaire, notre retour au Gard et l'abandon des Colonies. Je suis persuadé que ce serait une des fautes les plus graves, une des injures les plus violentes que notre pauvre petite congrégation pût faire à Dieu*[3].

Le 13 décembre 1851 (deux mois avant la mort du P. Libermann), M. Dréano écrit à Monseigneur Kobès: *Le Séminaire du Saint Esprit ne se compose que d'une trentaine d'éléves. Dieu merci, s'il y en a peu, ils sont bons, édifiants même. M. Le Vavasseur, qui en est le directeur réel, en l'absence de Monsieur le Supérieur, me disait ces jours derniers qu'il y a en France peu de séminaires où il y ait plus de piété qu'ici. Tous nos confrères sont enchantés de ce changement*[4].

Nous connaissons très bien les effectifs ordinaires du Séminaire. En Octobre 1850, on a demandé au Ministère des Cultes 50.000 francs d'allocations. Le Supérieur reçoit 2.000 francs; 6 directeurs, chacun 1.500 francs; 55 séminaristes, chacun 700 francs, soit au total 49.500 francs; il resterait 500 francs qu'on pourrait affecter à un 56e séminariste[5].

En plus, il y a, au Gard, 10 novices et 28 étudiants soit philosophes soit théologiens. Les missionnaires du S. Cœur de Marie sont en Afrique, à Maurice et à la Réunion. Voilà la situation durant les dernières années de la vie de notre Vénérable Père.

---

[1] Cf. par exemple la lettre de Libermann à Le Vavasseur, le 26 mars 1849 - N.D. XI, p. 85.

[2] Cf. N.D. XI, pp. 49, 95-96, 100; Compléments, pp. 124, 128.

[3] Lettre écrite «le saint jour de la Pentecôte, 1850, N.D. XII, p. 199.

[4] N.D. XIII, p. 750.

[5] Cf. Lettre au Ministre de la Marine, le 29 octobre 1850, N.D. XII, 439.

* * *

Les quelques spiritains qui restaient en vie en 1848 n'ont pas tous aidé Libermann dans sa nouvelle tâche. Nous avons déjà parlé de Monseigneur Monnet qui partira et mourra à Madagascar. Warnet est malade, infirme, ne s'occupe que de quelques aumôneries de couvents. Gauthier est professeur de Droit Canon. Loewenbruck est sans cesse en voyage. Hardy se dit malade; mais c'est lui qui fera le plus de mal au Père Libermann. C'est lui qui conduira la cabale contre Libermann. Déjà en 1844 on voulait exclure Hardy de la communauté des spiritains à cause de ses singularités[6]. M. Hardy ne rend aucun service dans la maison; mais il est pieux (M. Warnet, son confrère, dira: *Il a de la dévotieuseté*)[7]. Ce brave M. Hardy a l'esprit faussé, il cède à la passion et manque de jugement et d'équilibre. D'après lui, Libermann n'a qu'à retourner au Gard, et pour cela tous les moyens sont bons.

Hardy embrigade quelques séminaristes, surtout trois diacres. Il les persuade qu'ils peuvent tout oser car ils ne seront pas exclus du Séminaire sans raison grave. Tout se passe dans le secret. Ce sont des *piques*, dit le P. Cabon, et cela tous les jours; des attaques sournoises qui fatigueront le P. Libermann, et cela du matin au soir, en public, en récréation, à table; toujours des allusions perfides, des sous-entendus dans les conversations, des œillades de gens sûrs d'eux. Une accalmie se présente durant le Carême 1850.

Après, on attaque Libermann à l'archevêché, dans les deux ministères (du Culte et de la Marine). A ces derniers, on raconte que les fonds versés par le gouvernement sont détournés de leur destination au profit de la nouvelle Congrégation envahissante. Dans les ministères, heureusement, ces calomnies ne prennent pas, mais dans la maison les têtes s'échauffent. Hardy va plusieurs fois dans la chambre du Père Libermann et l'injurie copieusement. Libermann subit ces attaques sans broncher. Un jour Hardy est surpris par le Père Le Vavasseur, et celui-ci lui parle très fort: Hardy est mis à la porte de la chambre et sent enfin qu'il a trouvé son maître.

---

[6] Cf. par ex. N.D. - Appendice au Tome IX, pp. 94-95.

[7] Lettre de M. Warnet à M. Maujean, le 20 avril 1852. N.D. - Compléments, p. 139.

Le 25 mai doivent avoir lieu les ordinations des 3 diacres. Libermann déclare que cette fois aucun appel aux ordres ne se fera[8]. Et tout se calme, au moins en apparence.

Durant les vacances, on offre à M. Hardy de se retirer au Gard ou bien de sortir de la Congrégation[9]. Il choisit d'entrer à *Marie-Thérèse*, située au 92 de l'Avenue Denfert-Rochereau, et qui est toujours une maison de retraite pour le clergé parisien. Il reçoit une pension de 1.500 francs par an[10] (exactement la somme allouée aux Directeurs en exercice) . . .Mais, avant d'en arriver là, que de misères! On ne sait vraiment pas que faire avec ce M. Hardy. Faut-il le retrancher de la Société et ensuite lui retrancher toute nourriture? ou commencer par lui refuser toute nourriture et ensuire, s'il y a lieu, le retrancher de la Société? Ces questions sont posées en conseil[11].

Libermann avait fait venir les jeunes théologiens du Gard pour les faire étudier à la rue Lhomond, mais, à Pâques 1850, on les renvoie au Gard à cause du mauvais esprit de la maison de Paris. On accuse Libermann d'avoir introduit des mouchards qui vivaient de la pension accordée par le gouvernement aux séminaristes du Saint Esprit. C'est faux, répond Libermann. . .[12]. On se plaint de la nourriture et Libermann dit que c'est absolument la même qu'à S. Sulpice (chaque séminariste a une livre de viande par jour!)[13]. Quelques-uns ont demandé au Ministère des Cultes l'expulsion de M. le Supérieur, et, quand les théologiens sont repartis au Gard, ils jubilent, croyant que ce fut par ordre du ministre[14].

Quand M. Hardy a une bonne nouvelle contre Libermann, il se frotte les mains en récréation. C'est le signal convenu pour les mauvais esprit d'alors. . . Puis on raconte que M. Gauthier, un canoniste de renom, professeur dans la maison, révèle le secret de la confession. On reproche aussi à Mgr Monnet, l'ancien supérieur, d'avoir vendu la Congrégation et le Séminaire pour une mître. Libermann et Monnet sont accusés de

---

[8] Cf. Affaire de M. Hardy, N.D. XII, pp. 659-660.

[9] Lettre de Libermann au P. Schwindenhammer, le 5 octobre 1850, N.D. XII, 385.

[10] Lettre à M. Dossat, le 29 novembre 1850, N.D. XII, p. 480.

[11] Cf. lettre au P. Schwindenhammer, le 5 octobre 1850, N.D. XII, p. 385.

[12] N.D. XII, p. 663.

[13] N.D. XII, p. 662.

[14] N.D. XII, p. 662.

simonie. Puis on raconte que l'on a envoyé 30.000 francs à la Guinée, alors que la Propagande n'avait donné que 10.000 francs; donc les 20.000 autres sont pris sur les fonds du séminaire, et ces fonds sont donnés par l'Etat. . . M. Warnet écrit qu'il part de la maison à cause de M. Hardy qui est allé jusqu'à lui intenter un procès. Ce Hardy, un jour, simule un empoisonnement. Warnet est outré et ne peu plus vivre avec un être pareil[15].

Ce «cirque» dure pratiquement jusqu'au 29 janvier 1851. Ce jour-là, à 9 heures, Hardy, qui est déjà dans sa maison de retraite, veut se présenter à la porterie de la rue Lhomond pour de nouvelles réclamations. En sonnant, il glissera sur le pavé et tombera à la renverse; une lourde charette d'eau qui passe lui écrase la poitrine[16]. Libermann est en voyage en Alsace. Mgr Lacarrière ouvre la fenêtre et donne l'absolution à Hardy; on met celui-ci au parloir. Mr Bouix, un ancien jésuite résidant à la rue Lhomond, le confesse, et un sulpicien, M. Carbon, lui donne les derniers sacraments. Hardy meurt le 30 janvien à 3 heures du matin, un an avant Libermann. C'était vraiment une épine dans la cœur du Vénérable Père.

* * *

Il y a des difficultés avec l'archevêché de Paris, parce que le prédécesseur de Libermann, M. Leguay, avait changé la règle de la Société et avait enlevé tout ce qui concernait la dépendance de la Congrégation du Saint Esprit par rapport à l'archevêché de Paris. Et Rome avait approuvé; mais l'archevêché n'était pas du tout mis au courant de ces changements. Monnet se tait, mais Libermann veut arranger les choses, et mal lui en prit car c'est toujours dur de réparer les pots cassés. Pourtant il n'est pour rien dans cette indélicatesse.

Il y a les préfets apostoliques à remplacer à la Réunion, en Guadeloupe, à la Martinique, en Guyane. C'est Libermann qui fournit au président de la République (Napoléon III) les éléments pour le décret de fondation des évêchés. Le gouvernement donne 95.000 francs pour les frais d'établissement. Mais il y a aussi le revers de la médaille, et c'est aussi Libermann qui doit s'occuper du rappel de certains prêtres: en 1850, il y a

---

[15] N.D. XII, pp. 659-663.

[16] Lettre au Dr. Libermann, le 12 février 1851, N.D. XIII, p. 27.

entre 25 et 30 demandes de rappel: un est considéré comme faux, un autre incapable, cause de perturbation dans le pays, ou vindicatif, intrigant, à licencier; tel autre a jeté la désunion entre blancs et noirs, celui-ci est *un peu timbré, mais nullement dangereux*, un autre *socialiste à licentier*, cet autre s'est livré à l'orgie. . . Il faut vérifier le vrai du faux, et puis on fait traîner ces évêchés, car il faut un chapitre de chanoines récitant l'office; il y a un seul Vicaire Général alors qu'il en faut deux; il faut un séminaire dans chaque diocèse. . . Il faut convaincre Rome que c'est difficile, et c'est lettre sur lettre à Rome, aux différents ministères. Libermann reçoit des lettres: *Salut et Fraternité*; une lettre est adressée au *Citoyen Supérieur.*

* * *

Et puis sa société à lui, celle du Saint-Cœur-de-Marie. . . Il faut calmer les esprits, répondre aux critiques; plusieurs missionnaires n'ont plus confiance en lui; les missionnaires de Dakar se plaignent de la mauvaise direction du Gard, et on dit que ceux qui s'occupent des jeunes séminaristes et novices sont des incapables. Frédéric Le Vavasseur est un instable. Le Père Delaplace avait un penchant vers une mysticité inquiète, un penchant vers le merveilleux. On dit que le Directeur du Gard, Schwindenhammer, n'a ni science ni vertu, qu'il est trop occupé de ses dévotes, qu'il attache de l'importance à des vétilles, qu'il a des préférés. On reproche à Libermann d'envoyer en Afrique des jeunes qui n'ont rien de missionnaire. Certains missionnaires n'écrivent plus ni au Gard ni à la rue Lhomond. Libermann est très peiné et fait tout pour arranger les choses.

A Maurice cela marche bien, excepté la fidélité au règlement. Ailleurs on ne se soucie pas assez des santés. Le P. Clair, directeur spirituel des Frères et responsable des scolastiques, quittera la Congrégation en 1853, intentera un procès, deviendra pasteur protestant, sera interné dans un asile de fous et deviendra apostat. On se plaint que Libermann envoie en Afrique des Frères non préparés. . . et chaque fois qu'il veut faire revenir un Frère pour le former, on pousse de hauts cris: ceux qu'on avait déclarés des *incapables* devenaient vite des *indispensables.*

Le 13 novembre 1850, le Père Libermann écrit: *Je suis persuadé que le climat africain est pour quelque chose dans l'esprit de suspicion, . . .dans cette espèce de susceptibilité qui mécontente*

facilement les missionnaires contre nous... Il ne faut pas que les missionnaires de la Guinée soient avant tout les hommes de la Guinée, mais il faut qu'ils soient avant tout les hommes de Dieu et de l'Eglise; ensuite les membres de la Congrégation... et dans cette Congrégation ils sont employés au salut des âmes de la Guinée... La Congrégation serait déchirée en pièces et bientôt autant de missions autant de sociétés particulières qui n'auront de commun que le nom et les règlements, qui ne resteraient pas longtemps debout[17]. Bref, Libermann lutte contre l'idée: la Congrégation d'un côté, et la mission de l'autre.

Le 21 Septembre 1851 Libermann écrit au Père Collin: *Nous avons à nous prémunir contre le danger imminent qui est inhérent à toute œuvre en mission. Ce danger consiste en ce que chaque communauté, chaque missionnaire, prenant à cœur, avec cette ardeur du zèle que Dieu lui donne, l'œuvre dont il est occupé, lui sacrifie la Règle, la soumission aux ordres des Supérieurs et l'esprit de la communauté. Il arriverait de là qu'au bout de quelques années la Congrégation serait disloquée dans tous ses points*[18].

* * *

Et puis il y a les réunions avec les prêtres: de janvier 1849 à avril 1851, il y a 47 réunions avec une dizaine de prêtres parisiens.

Et il y sa famille que Libermann soutient. Son frère Félix meurt du choléra en 1849; il laisse une veuve avec trois enfants: il faut aider... Son frère médecin, a perdu sa clientèle juive au moment de sa conversion; les catholiques se méfient du nouveau converti, et ses grands clients sont les communautés religieuses et elles ne paient pas beaucoup... Et voici qu'en 1850 surgit quelqu'un qu'on n'attendait plus: la femme de Christophe Libermann. Ce Christophe, parti aux Etats-Unis après sa conversion, meurt là-bas, et sa veuve, pas intéressante du tout, sollicite l'aide de son beau-frère. Elle est malheureuse et cela suffit au Vénérable Père.

Et puis, il y a Moussa, un prêtre africain qui donne des soucis. Libermann écrit: *Ce brave homme ne manque pas de*

---

17 Lettre au P. Boulanger, le 13 novembre 1850, N.D. XII, pp. 464-465.
18 N.D. XIII, p. 293.

bonnes qualités ni de moyens intellectuels, mais il a beaucoup d'imagination et peu de jugement[19].

Le Préfet de la Propagande écrit au Père Libermann pour savoir s'il faut un évêque à Haïti, puisque le chef du pays, Soulouque, est favorable. Et Libermann écrit: *Soulouque est favorable à la venue d'un évêque en Haïti parce qu'il a l'espoir d'être couronné empereur*[20].

Et que d'histoires à régler par Libermann! En Guadeloupe, le banc du maire placé dans le chœur sans l'autorisation voulue... A Saint-Pierre-et-Miquelon, une fille renvoyée par le préfet apostolique: il faut la reprendre sur ordre du commandant aussi intransigeant que le préfet apostolique... Et les premiers évêques! Le Pape dit au Père Lannurien: *Bessieux, c'est un saint homme, mais un homme simple*[21]. Et Kobès... n'a aucune expérience[22], et il a 29 ans...

* * *

Voila ce qu'ont été les derniers mois de la vie du Père Libermann, non pas d'après ses écrits, mais d'après les faits. Libermann pourra dire: *Désormais, j'ai la gloire de me dire aussi africain que vous, car j'ai eu toutes les maladies de l'Afrique*: dysenterie, fièvre pernicieuse, hépatite...[23].

Au printemps 1851, toutes ses conférences aux novices du Gard ont un sujet unique: la nécessité pour le missionnaire de travailler à sa sanctification personnelle. Et c'est aussi le moment où il écrit ses Instructions aux Missionnaires: *Le peuple d'Afrique sera converti par la sainteté et le sacrifice de ses pères. Soyez saints, engagez tous les confrères à l'être; c'est de là que dépend le salut des âmes*[24]. Trois mois avant sa mort, il écrit à Mgr Kobès: *Il faut que nos missionnaires se fassent une occupation sérieuse de leur propre sanctification*[25] *...Il faut nous attendre à toutes les peines, ...à des difficultés de tout genre, et rester debout devant Dieu dans la paix, l'humilité, la douceur et dans une pleine*

---

19 Lettre à Mgr Kobès, le 11 octobre 1849, N.D. XI, p. 177.
20 Cf. N.D. XIII, p. 252.
21 N.D. Compléments, p. 337.
22 N.D. Compléments, p. 238.
23 Lettre à M. Le Berre, 1851, Lettres Spirituelles, IV, pp. 687-688.
24 Cf. Lettre à Mgr Kobès, le 1 novembre 1851, N.D. XIII, 353-354.
25 Lettre à Mgr Kobès, ibidem, N.D. XIII, p. 353.

confiance en la miséricorde de Dieu; ne désespérer de rien, ne nous exalter de rien, modérant notre joie dans le succès et patientant dans l'adversité[26].

Schwindenhammer avait dit: *Les vieillards chez nous n'ont pas 40 ans...* Et Libermann avait dit en septembre 1850, donc 22 mois après son arrivée à la rue Lhomond, à M. Farochon (principal du collège d'Alger après avoir été principal du collège d'Abbeville): *Le Bon Dieu m'a mis ici et certes je ne reculerai pas tant qu'on m'y laissera; mais celui qui voudrait me jeter par la fenêtre peut être assuré que je prierai pour lui...* Il en avait vraiment «ras le bol» comme on dirait aujourd'hui.

Il va mourir comme il a vécu, sans éclat. La mort est l'ultime étape qu'il va passer dans l'union pratique avec le Christ comme tous les autres moments de sa vie.

Comme lui, nous avons à nous tenir paisiblement aux écoutes de l'Esprit et à vivre intensément dans la charité du Christ pour être plus près des pauvres. L'essentiel pour nous aujourd'hui restera comme hier *l'union directe à la personne du Christ et la paisible fidélité à l'Esprit Saint.* Car aujourd'hui comme hier nous pouvons faire nôtre cette parole de Libermann: *Nous sommes tous un tas de pauvres gens, réunis par la divine volonté du Maître qui, seul, est notre espérance... Nous pouvons former de grands projets, parce que les espérances ne sont pas fondées sur nous, mais sur celui qui est tout-puissant*[27].

---

[26] Ibidem, p. 352.
[27] Lettre à M. Briot, le 10 août 1843, N.D. IV, p. 303.